



DES ÉLÈVES
DU
LYCÉE
STEPHEN-
LIÉGEARD
À BROCHON
(CÔTE-D'OR)
« La bataille
des jeunes »
peut être
gagnée

TOUCHE PAS À MON POTE

*A quinze ans, on ne veut plus être guérillero
ou pilote d'essai, on veut être médecin-sans-frontières.
Les enfants des « enragés » de Mai-68 croient à la
solidarité. Leur signe de ralliement : une main ouverte*

Novembre 1984. Diego, un jeune Sénégalais de la Seine-Saint-Denis, prend le métro. Tout à coup, affolée, une jeune femme alerte le compartiment de ses cris : on vient de lui voler son portefeuille. Aussitôt, sans qu'aucune parole ne soit prononcée, des regards accusateurs se portent sur Diego. Ce ne peut être que lui, bien sûr ! C'est le seul Noir du wagon. La tension monte. Silencieusement. L'affaire est entendue : Diego est le coupable. Miracle ! Deux stations plus loin, la jeune femme retrouve au fond de son sac le portefeuille qu'on lui avait « volé ». Le silence est toujours aussi lourd. Mais cette fois-ci, c'est un silence de gêne.

Scène du racisme ordinaire. Mais ce jour-là, S.O.S. Racisme venait de naître. Diego, après l'incident, est allé retrouver ses copains de la fac de Villetaneuse et des cités de Saint-Denis. Il y avait Fatima, Thaima, Jean-Pierre et Hervé — et Harlem Désir. Immigrés, jeunes de la deuxième génération, Français ou métis comme Harlem Désir. De père antillais, de mère alsacienne,

étudiant à Tolbiac à l'époque où on militait encore dans les facs, puis animateur de centres de loisirs, Harlem a tout de suite été désigné président de l'association qui venait de naître à cause de Diego : S.O.S. Racisme.

Une association de plus contre le racisme ? Justement pas. Copains de fac à Villetaneuse, fréquentant les mêmes cités tristes de la banlieue nord, Harlem, Fatima, Thaima, Jean-Pierre et Hervé s'étaient déjà initiés à la lutte contre la xénophobie à l'occasion de la Marche des Beurs pour l'Égalité, en 1983, et à l'équipée pacifique des jeunes immigrés en Mobyette de l'automne 1984. La société multiculturelle, pour eux, ce n'est pas une découverte. Quand on écoute Michael Jackson et Touré Kunda, quand on danse le break et qu'on s'invente le même look bariolé, la symbiose des cultures, ce n'est pas un problème. Conclusion de Harlem, de Fatima et des autres : les jeunes sont, à coup sûr, mieux armés que les adultes pour endiguer la vague raciste. S.O.S. Racisme, donc. Mais il faut aussi

trouver un slogan — Fatima dit que si Diego n'avait pas été seul dans le métro, cela ne se serait pas passé comme cela. Tiens, c'est une idée. Le slogan naît : « *Touche pas à mon pote.* » Fini, les slogans volontaristes du genre « *Le racisme ne passera pas* » ou les discours sur l'égalité des hommes, mais plutôt une réaction toute simple : touche pas à mes copains, qu'ils soient noirs, beurs ou portugais.

S'IL FAUT PARLER...

C'est la politique au ras des pâquerettes. Au ras des copains. Hier, on s'enivrait de fraternité universelle, version baba-cool, aujourd'hui, on préfère brandir plus humblement l'étendard de la « potité ». Bien sûr, Harlem et les siens sont allés demander des conseils au M.R.A.P. et à la L.I.C.R.A., qui se sont étonnés qu'ils n'adhèrent pas — d'emblée — à leur mouvement. « *Trop loin de notre vie quotidienne* », dit Harlem en guise d'explication. « *Pas très bandant et trop loin du béton.* » Bon, la L.I.C.R.A. et le M.R.A.P., bonnes filles, ont donné conseils et adresses... Il fallait en outre trouver un signe de ralliement. Harlem et ses amis se sont rappelés Montand arborant le badge de Solidarnosc. Ils ont inventé le leur : une main ouverte. Un main ouverte, c'est tout le contraire du poing fermé. Un symbole important.

« *J'ai surtout envie de prêcher les non-convaincus* », dit Fatima. Bizarre ! Il y a une quinzaine d'années, pour un jeune militant, la priorité était au contraire d'identifier l'adversaire et d'affirmer ainsi sa propre identité par une opposition non négociable. Le mot d'ordre : interdit de parler aux fachos. Le dialogue, c'était le coup de poing. Aujourd'hui, face à un adversaire plus insaisissable et qu'on peut même rencontrer dans sa propre famille, on est plus direct, plus pragmatique. « *Touche pas à mon pote* »..., c'est évidemment un préalable. Mais ensuite, s'il faut parler, on parle. Fatima, belle Algérienne de la deuxième génération, pourrait passer pour une Française du Midi. Pourtant, elle porte le badge. « *Je n'ai pas peur de parler aux racistes. Je connais les mots pour leur répondre* », dit-elle. Mais Fatima ajoute qu'elle s'affiche et prend la parole, en pensant à ses parents algériens qui, « *eux, n'ont pas les mots pour se défendre* ». « *Touche pas à mes parents.* »

A-t-elle une chance, Fatima ? Y a-t-il une possibilité pour cette campagne « *Touche pas à mon pote* » soit un peu plus qu'un gadget antiraciste sans lendemain ? Autrement dit, la montée de Le Pen n'est-elle pas irrésistible dans les lycées comme ailleurs ? Pas sûr... Au lycée Eugène-Delacroix de Maisons-Alfort, les élèves de première B3 ont pris un coup de sang. Le 22 janvier, exaspérés par les signes, toujours plus nombreux, du développement d'un « *racisme rampant* » dans leur établissement, ils ont décidé de faire grève. Une grève symbolique. Pour le principe. « *Pour arrêter la gangrène* », dit Geneviève. Dans une lettre ouverte adressée à Jean-Pierre Chevènement et à leur proviseur, ils dénoncent en vrac « *les interpellations et insultes* »